

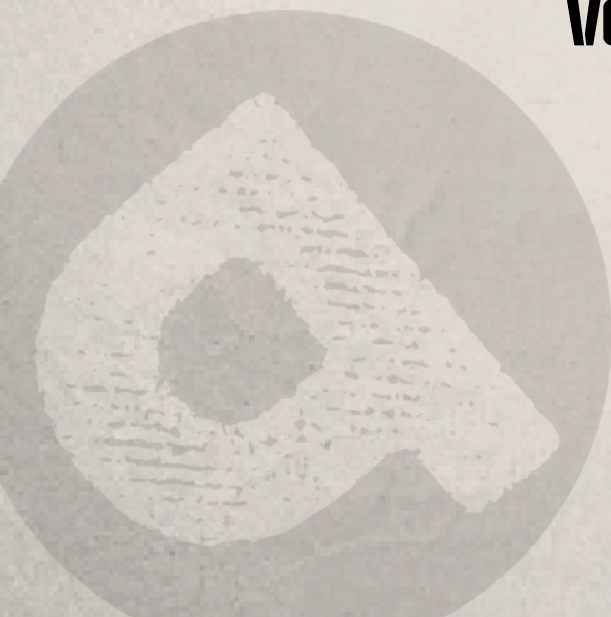
ANTI~~O~~RESSE

Observe • Analyse • Intervient

Un si long prélude Trois avant-guerres

Entretien:
Jeannie Toschi
Marazzani Visconti

Voies de la colère



N° 378 | 26.2.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Un si long prélude

FINALEMENT, SOMMES-NOUS EN GUERRE OU NON AVEC LA RUSSIE? NOS DIRIGEANTS HARANGUENT, PÉRORENT, MAIS ILS N'OSENT TOUJOURS PAS METTRE UN NOM SUR CE QU'ILS SONT EN TRAIN DE FAIRE. À MOINS QU'ILS NE SACHENT VRAIMENT PAS OÙ ILS EN SONT. OU QU'ILS SOIENT BONNEMENT FOUS. TOUTES LES OPTIONS SONT SUR LA TABLE, COMME L'ON DIT À WASHINGTON.

«Vous menacez, rhéteurs: agissez donc, de grâce.

Mais agir est douteux: plus sûre est la menace.»

(Pouchkine)

«Nous sommes en guerre avec la Russie!» Annalena Baerbock l'a dit l'autre jour au Conseil de l'Europe avant de se faire salement taper sur les doigts. La courge verte au QI de poisson rouge a donc rectifié: je

l'ai dit, mais je ne l'ai pas pensé. Je pensais à autre chose, en réalité: on a bien d'autres soucis en ce moment. Le brouhaha est donc retombé, sauf qu'à Moscou, la perfide Maria Zakharova, porte-parole des Affaires étrangères, a mis une coche dans son calepin: «Nous prenons acte...»

Dans le cadre de la guerre à cache-sexe entre l'OTAN et la Russie,

consistant à pousser les hostilités aussi loin que possible sans les assumer, la sortie de Baerbock était une grosse gaffe. S'ajoutant à une série d'autres grosses gaffes, dont nous avons déjà parlé ici (AP350, AP353, AP359, AP369, etc.). Le chancelier Scholz est exaspéré. Il paraît qu'ils ne se parlent plus. Entre la Chancellerie et les Affaires étrangères, les fils sont coupés. «Que ta gauche ignore ce que fait ta droite...» C'est évangélique, mais embêtant, par temps de crise.

DES FINS ET DES MOYENS

Or il apparaît que Baerbock n'avait pas tellement dévié de la partition: elle avait juste quelques mesures d'avance. La semaine dernière, lors de la conférence de Munich sur la sécurité, la Première ministre de Finlande, Sanna «*Dancing Queen*» Marin, s'est déclarée «très reconnaissante aux États-Unis de leur implication dans cette guerre» estimant qu'«en même temps, nous n'en faisons pas assez. Nous devrions en faire plus» en donnant «aux Ukrainiens tout ce qu'il leur faut pour gagner la guerre». C'est comme le jeu des mots tabous. Jurez-vous de ne jamais dire «chaise» et vous pouvez être sûr que c'est le premier mot qui sortira. Il apparaît donc que «nous» participons quand même à la guerre, même si «nous» n'en faisons pas encore assez. Il est vrai aussi que la Finlande, catéchumène à l'église otanique, se doit de jouer la première de classe. Arrêtons-nous un instant sur cette déclaration, avant que

sa folie ne se noie dans le vacarme continu du bellicisme de plateau.

A quel moment, d'abord, l'Ukraine aura-t-elle «gagné la guerre»? Selon le consensus qui s'impose ces jours-ci du côté de l'OTAN, ce ne sera même pas lorsque la Russie se sera retirée sur ses positions d'avant le 24 février 2022, mais quand elle aura rendu même la Crimée. Voilà pour la *fin*. À présent: les *moyens*. Eh bien, s'agissant des Ukrainiens, c'est... une nouvelle armée. La troisième. La deuxième levée de l'été 2022 étant en train de se faire décimer sur pied dans les tranchées de Bakhmout. Et ceci n'est pas une dépréciation venant d'une partie hostile, cela se déduit de la réquisition des chefs militaires ukrainiens eux-mêmes pour pouvoir continuer la bataille. Or, en termes concrets, une armée est constituée 1) d'hommes (& femmes déféminisées) 2) d'armes; 3) de munitions. Sur le premier point, l'OTAN se garde bien, officiellement, d'envoyer le moindre soldat. Sur le deuxième point, les promesses sont émouvantes (ainsi l'Estonie qui donnerait tous ses avions... *si elle en avait*), mais elles sont aussitôt assorties de réserves, délais et rétractations. Sur le troisième point, c'est carrément la disette. L'Occident collectif est déjà à sec de munitions. «C'est d'autant plus surprenant», se plaint CNN, «que le don de ce matériel militaire — et surtout des munitions — a laissé les étagères des armées européennes plutôt vides, selon les responsables et les experts de la défense.»

Et nous n'en sommes qu'à une année de guerre dans un pays qui à l'origine était armé jusqu'aux dents. Début 2022, «selon presque tous les critères», la force que les Occidentaux avaient formée et équipée en Ukraine «était plus puissante que les armées réunies de l'Allemagne, de la France et de l'Italie». Depuis l'été, les arsenaux otaniens ont dû subsidier aux pertes. Ils sont déjà à sec.

CE QU'ON N'AVAIT PAS PRÉVU

La rapidité de cette rupture de stock est tellement surprenante qu'on pourrait se demander ce que les divers pays de l'alliance, à commencer par les États-Unis, ont fait des milliards investis dans leur défense pendant toutes ces décennies. Si on laisse de côté l'hypothèse du coulage et de la corruption systémique, il ne reste qu'une possibilité: c'est que la guerre en Ukraine a surpris tout le monde par son intensité. Personne en Occident ne semble avoir remarqué qu'après l'échec des négociations de paix en Turquie, en mars 2022 — sabotées par les Anglo-Saxons —, la Russie est passée de la guerre de mouvement familière à l'OTAN et aux scénaristes d'Hollywood — et très «vendable» aux médias — à une forme de guerre extrêmement peu photogénique, par conséquent inintéressante pour les médias et donc pour les politiques.

C'est la guerre d'attrition industrielle, logistique, planifiée, qu'on avait cru à tort pouvoir ranger dans les manuels d'histoire après 1945. Pour illustrer cette tache aveugle,

l'analyste stratégique Andreï Martyanov a dressé cette semaine un comparatif chiffré de la guerre du Golfe — dernière campagne massive, coordonnée et victorieuse des armées occidentales — avec l'opération militaire spéciale de la Russie en Ukraine. Des ordres de magnitude séparent ces deux entreprises, de tout point de vue. En Ukraine, on n'est plus dans Tom Cruise ni dans Tom Clancy, on est dans un affrontement de systèmes industriels(1). A ce détail près qu'un seul des deux systèmes en présence est préparé à ce jeu. M. Stoltenberg, le secrétaire général de l'OTAN, a lui-même concedé dans un entretien avec Christiane Amanpour que l'Ukraine consommait plus de munitions que les industries occidentales *ensemble* ne pouvaient en produire. (Un détail auquel on aurait peut-être dû réfléchir avant de délocaliser toute notre industrie lourde vers l'Asie...)

Il apparaît donc que la Russie a attiré l'Occident dans sa zone de confort en ayant l'air de piétiner, en veillant à éviter tout mouvement brusque susceptible de provoquer le réflexe nucléaire chez les psychotiques d'en face, ou une surenchère médiatique risquant de raviver l'intérêt public pour la chose. L'enthousiasme initial des Occidentaux a été noyé dans un océan d'ennui. De fait, comme le montrent les sondages, la guerre «jusqu'au dernier Ukrainien» n'est plus populaire que parmi les élites dirigeantes.

LE VORTEX

C'est dans ce climat crépusculaire que le vacillant Joe Biden est allé rendre une visite «surprise» au sweater vert. On a appris par la suite que la «surprise» n'était qu'un attrape-gogos et que les services de sécurité américains avaient averti Moscou pour s'assurer que la voie est sûre. (Reconnaissant ainsi au passage que Kiev appartenait à la zone d'exclusion aérienne des Russes.) La promenade filmée des deux présidents, la momie et le comédien, dans les rues de Kiev, consacre la béhachélisation générale de la politique occidentale. L'alerte aérienne a même été sonnée pour épicer la scène, bien entendu sans le moindre missile russe à l'horizon. Tout pour l'image, rien sur le fond. Malgré les accolades, il n'y aura pas de mission spéciale pour sauver le soldat Zé.

Joe Biden est aussi allé *coacher* ses meilleurs janissaires en Europe, les Polonais. Il a encore trébuché sur la passerelle de l'avion. Son service de presse a expliqué sa bosse au front par une coutume étrange liée au mercredi des Cendres... Pourquoi mentir même là-dessus?

Certains en Amérique se demandent pourquoi il n'est pas plutôt allé visiter l'Ohio, victime d'une catastrophe environnementale de premier ordre, au milieu d'une série d'autres déraillements notamment dus, semble-t-il, au délabrement criminel du réseau ferroviaire national. N'importe, l'administration a promis encore une rallonge de 10 milliards pour M. Zelensky, soit

la moitié du budget du ministère des Transports, justement. Ce qui fait monter l'aide volontaire à l'Ukraine du contribuable américain à quelque 123 milliards de dollars depuis le début de l'opération spéciale. Soit, en gros, le double du budget défense de la Fédération de Russie!

Le tableau que dessine ce sinistre anniversaire de la guerre en Ukraine ressemble à un vortex géant qui aspire tout ce qui constituait la richesse et la force de nos démocraties libérales: budgets publics, arsenaux militaires, fiabilité de l'information, autorité morale, état de droit, crédibilité des monnaies, réputation diplomatique, dignité des élus... Encore une année ainsi — et l'on voit mal comment il pourrait en aller à rebours —, et que restera-t-il de nous?

LES STRATÈGES DE LA RÉALITÉ PARALLÈLE

Pourtant les élites font comme si de rien n'était, elles redoublent même de combativité. Leur train ne connaît pas la marche arrière. Le jour anniversaire de l'opération, le romancier Jonathan Littell, uniquement connu pour son prix Goncourt 2006, est soudain ressorti de l'obscurité pour livrer dans *Le Monde* son jugement d'expert sur la psychologie du président russe. «Poutine a déjà perdu la guerre, mais on ne fait pas ce qui est nécessaire pour l'obliger à l'accepter»: voilà tout le problème! Comment expliquer au tsar du Kremlin que *nos rêves* passent avant ses réalités? Comment

lui faire comprendre qu'il n'a pas perdu 15 à 20 000 hommes, comme l'estiment les services de renseignement sérieux, mais 200 000 comme l'assurent Kiev et Littell, que son économie est à genoux malgré les montagnes de liquide qu'elle a amassées et malgré les perspectives de croissance supérieures à celles de l'Occident que lui prête le FMI, et qu'il est seul au monde quand les 80 % de l'humanité continuent à faire affaire avec lui en se moquant des sanctions occidentales? C'est, nous dit Jonathan — comme la belle Sanna Marin tout à l'heure — que nous n'en avons *pas assez fait*. Le général Littell regrette les «atermoiements du camp occidental». On se demande ce que lui-même fait encore derrière son laptop plutôt que d'écoper l'eau et le sang dans une tranchée du Donbass. Pourquoi faire état de cet autodiagnostic qui ne nous renseigne que sur le paysage mental de son auteur? L'auteur des *Bienveillantes*, fils d'un écrivain célèbre spécialisé, lui, dans la mythologisation de la CIA, n'a d'autre accréditation publique que celle de faiseur d'histoires. (D'ailleurs, d'aucuns sur la place parisienne pensent même que Littell a seulement rêvé qu'il était l'auteur de son fameux roman, *Les Bienveillantes*: peut-être faudrait-il interroger à ce propos Richard Millet, à l'époque encore *ghostwriter* chez Gallimard.) Sa tribune loufoque ne fait qu'illustrer le vieux proverbe balkanique: «mémé a rêvé ce qui plaisait à mémé». L'intérêt du cas réside dans le fait que le «quotidien de référé-

rence» français, en ce jour anniversaire du 24 février, ne pouvait trouver de meilleure contribution pour illustrer la dérive psychotique collective qui s'est emparée de tout ce qui, en Occident, accapare aujourd'hui le droit à la parole autorisée. Quelques jours plus tôt, la Première ministre estonienne Kaja Kallas livrait la version politique de la psychanalyse littéraire de Littell en expliquant que «la guerre sera terminée lorsque la Russie comprendra qu'elle a perdu». Pour hâter cette prise de conscience, Kallas ne voit d'autre solution que de donner encore plus d'armes à l'Ukraine — malgré le petit déséquilibre logistique signalé plus haut dont elle ne semble pas avoir été informée. N'importe: la blonde est candidate à la succession de M. Stoltenberg à la tête de l'OTAN et la compétence militaire ne fait pas partie des prérequis du poste. Bien au contraire! Kaja voit déjà au-delà, le moment où les jeux seront faits et où les chars ukrotaniens stationneront sur la place Rouge. Lors de la conférence de Munich, elle a expliqué qu'il fallait récrire les livres d'histoire russes et rééduquer ce peuple comme on l'a fait avec les Allemands après le totalitarisme nazi — un totalitarisme, soit dit en passant, avec lequel son Estonie a bien collaboré. Justement: la jeune ministre a aussi déclaré avec fierté que «ses» manuels d'histoire avaient été révisés dans la bonne direction. En vue, donc, d'une relativisation de ces «heures sombres»... Poussant l'assurance plus loin encore, la secrétaire

US au Trésor, Janet Yellen, a ouvert un deuxième front avec la Chine. Elle a menacé Pékin de terribles conséquences si elle continuait de soutenir la Russie dans ce conflit. Là aussi, les caniches parisiens se sont fendus d'un rugissement à leur mesure. La Première ministre française a repris la menace mot pour mot. De son côté, le journaliste Bernard Guetta a dicté à l'Empire du Milieu sa feuille de route: > La Chine peut menacer Poutine d'en faire un homme seul sur la scène internationale en en venant à condamner l'agression commise contre l'Ukraine. Elle peut aussi causer de graves dommages à l'économie russe en n'achetant plus le pétrole que l'Europe a mis sous embargo. Elle pourrait aussi, pourquoi pas, installer un McDo dans la Cité interdite... Nous ne savons si Guetta a reçu une réponse de Pékin, mais le remerciement que lui a adressé Régis de Castelnau au nom de la présidence transcrit assez bien ce qui devrait être la position chinoise au sujet de cette consultation stratégique non sollicitée:

«Cher Monsieur Guetta, le président Xi a bien reçu vos judicieux et pertinents conseils. Il vous en remercie et vous prie de bien vouloir vous les rouler et de les introduire à cet endroit: 人類肛門.»

Je laisse les curieux compléter la phrase à l'aide d'un dictionnaire de mandarin. Je ne la mentionne que pour la saveur du *Zeitgeist* dont elle est le reflet.

OUI-NON-OUI-NON-OUI

Sommes-nous donc en guerre, en fin de compte? La réponse est multiple et complexe.

- Juridiquement, non. Nous ne faisons qu'aider l'Ukraine avec nos armes et nos budgets. Si la Chine faisait la même chose du côté russe, ce serait de la cobelligérance, et nous l'avons solennellement mise en garde. Mais comme c'est nous, il ne s'agit que d'assistance à des fins pacifiques.
- Rhétoriquement, oui. Nous ne savons plus quoi inventer pour noircir la Russie et son dictateur. Tous les nazis et les djihadistes sont sanctifiés pour peu qu'ils aillent tuer du russe. A vrai dire, on n'a jamais vu un tel bellicisme s'emparer d'un continent entier.
- Psychiquement, non. La guerre est déjà derrière nous. Nous sommes déjà au-delà, dans le monde rêvé où la Russie est terrassée. Nous fragmentons son territoire en micro-États, récrivons son histoire, dirigeons ses flux de matières premières et LGBTisons ses enfants.
- Factuellement, oui: les combats se seraient terminés en mars 2022, 300 000 morts plus tôt, sans le sabotage des négociations de paix par les Anglo-Saxons (révélé notamment par l'ex-Premier ministre israélien, organisateur de ces négociations) et l'aide militaire massive qui a suivi.

Dans l'ensemble, cependant, l'Occident est engagé tel un somnam-

bule sur le pignon de son toit dans un engrenage belliqueux dont il n'a ni les moyens, ni le personnel, ni le savoir-faire et dont la seule issue concrète est la guerre nucléaire. À moins que le somnambule ne se casse la figure en route.

CODA: PENDANT CE TEMPS- LÀ À MOSCOU...

Et qu'en pense la partie russe? La meilleure manière de le savoir est encore d'écouter ce qu'a dit Vladimir Poutine lors de son adresse annuelle à l'Assemblée fédérale du 21 février. L'allocution a été abondamment commentée, louée, déformée, citée, conspuée. Des transcriptions et des résumés honnêtes existent. Il est utile néanmoins d'en relever quelques éléments de contenu, mais aussi de forme dans le contexte du grand divorce d'avec l'Occident.

Alors qu'on attendait des annonces choc sur le conflit en Ukraine, Poutine s'est surtout focalisé sur le développement intérieur de la Russie. Avec quelques points clefs: - L'Occident, c'est barré. Une société gouvernée par des fous et des menteurs pathologiques avec lesquels on ne peut rien faire. - Les oligarques auraient mieux fait de réinvestir leurs gains en Russie plutôt que de les planquer en Occident et de s'offrir des villas et des yachts. On leur a tout volé: c'est bien fait pour eux! - La Russie défend la conception traditionnelle de la famille et de l'humain et ne permettra pas que ses enfants soient contaminés par l'idéologie contre nature de l'Occident. - Insis-

tance sur le caractère multinational et multiconfessionnel de la nation. «Les prières de nos soldats sont adressées à Dieu dans diverses langues...» - Réponse à l'escalade militaire: les armes de pointe sans concurrent à l'étranger seront désormais produites en série. - Construction de voies de communication avec les pays d'Asie. - Développement de la voie (ferroviaire) nord-sud avec l'Inde. - Développement renforcé de la Sibérie et de l'Arctique. - La Russie est en tel excédent financier qu'elle n'a pas besoin d'emprunter ailleurs pour ces grands projets. - Les perspectives de travail et d'investissement dans le pays sont immenses. Et puis, *in cauda*, l'annonce choc façon Steve Jobs: «Oh, et une dernière chose... La Russie suspend sa participation au traité START de contrôle des armements nucléaires. Et elle reprend les essais.» Motif: les Occidentaux voudraient «fourrer leur nez» dans les installations stratégiques de la Russie tout en lui menant une guerre par *proxy* en Ukraine. Le message tacite est effrayant, et a sans doute été bien compris par ce qu'il reste de cerveaux au Pentagone et dans les états-majors: *Réfléchissez bien si vous voulez vraiment aller là où vous semblez aller. Car nous y serons avant vous.* La guerre, c'est comme l'amour: plus on en parle et moins on le pratique... Ajoutons encore cette différence anthropologique qui exprime le fossé des mondes mieux que tout discours. Hormis le gouvernement, les parlementaires et les chefs de toutes les

religions, on voit deux publics dans cette assemblée: les apparatchiks soviétiques aux visages bouffis, peau grise, joues charnues et poches sous les yeux; et derrière eux des rangs de jeunes, souvent militaires, en treillis ou en grande tenue, graves, attentifs, austères. Quelques-uns sont des invalides. On reconnaît aussi quelques vedettes des chaînes Telegram. Aucun de ces deux types humains n'existe en Occident. Les apparatchiks occidentaux sont bien plus avenants et mieux entretenus physiquement, les jeunes Russes bien plus mûrs que leur génération en Europe. Ils aiment la pompe et ne craignent pas l'ennui. On a comme le sentiment d'une séparation des espèces. A quoi fait écho la section mystique de l'exposé poutinien.

«Des millions de personnes en Occident réalisent qu'elles sont conduites vers une véritable catastrophe spirituelle. Les élites, pour dire les choses crûment, sont tout simplement en train de devenir folles, et il ne semble pas y avoir de remède. Mais c'est leur problème, comme je l'ai dit, et nous avons l'obligation de protéger nos enfants, et nous le ferons: protéger nos enfants de la dégradation et de la dégénérescence.»

En insistant sur ces sujets, Poutine joue sur du velours auprès des 80 % d'humanité qui ne vivent pas en Occident — et sans doute aussi auprès d'une grosse moitié d'Occidentaux, si on les interroge sous couvert d'anonymat. La charge est lourde contre la «perversion, l'abus des enfants et jusqu'à la pédophilie» devenant des normes sociales. Elle est menée au nom de valeurs communes à toute l'humanité, telles qu'exprimées par «les écritures sacrées, les livres principaux de toutes les autres religions du monde». Il s'agit d'une véritable manœuvre d'encerclement et d'isolement... de ceux justement qui se prennent pour le nombril du monde. La Russie est en guerre avec l'Occident, elle s'y est préparée et elle le sait. Mais la manière dont elle agit dans ce conflit demeure pour l'essentiel incompréhensible à la partie adverse.

NOTE

1. Comme l'a rappelé Édouard Husson la semaine dernière (AP377), le différentiel de pertes au combat (calculé par les renseignements israéliens) entre l'Ukraine et la Russie, de 8 contre 1, correspond assez précisément au différentiel de puissance de feu.



ENFUMAGES par Eric Werner

Trois avant-guerres

YPENSER TOUJOURS, N'EN PARLER JAMAIS. MAIS Y PENSE-T-ON SEULEMENT? JE FAIS BIEN SÛR ICI RÉFÉRENCE À LA GUERRE, CELLE QUI VIENT.

Très peu de gens, en fait, y pensent, c'est en tout cas l'impression qu'on a. Ils semblent très absorbés par autre chose: n'importe quoi d'ailleurs. Et donc, ils n'y pensent pas. Ou, si on les invite à y penser, ils disent: c'est très loin de nous, tout ça. Nous avons nos propres problèmes à nous: le rythme de travail qui s'accélère, de nouvelles procédures sur l'internet, je suis au bord du burn-out, etc. Vous ne voudriez quand même pas qu'en plus je me mette à penser la guerre. Je laisse ça à l'Antipresse.

Est-ce très nouveau, comme phénomène? À vrai dire non, il en a toujours été ainsi. On pense ici à la première avant-guerre, celle décrite

par Stefan Zweig dans *Le monde d'hier*. Il y eut l'attentat de Sarajevo: quand la nouvelle tomba, les gens en prirent acte, mais sans plus. C'était l'été, ils partirent donc en vacances. On ne va quand même pas changer nos plans pour si peu. Tout comme aujourd'hui dans les aéroports, les gens, à l'époque, se bouscullaient sur les quais des gares. Stefan Zweig lui-même avait prévu de rendre visite à des amis en Belgique, il suivit donc le flot. Les stations étaient pleines. Sauf qu'un beau jour tout s'arrêta: «Tout d'un coup, le vent froid de la crainte balaya la plage et la vida. Par milliers, les gens quittèrent les hôtels; les trains furent pris

d'assaut, même les plus confiants commençaient maintenant à faire leurs malles en toute hâte.»

LA HIÉRARCHIE DES PRÉOCCUPATIONS

Bref, il en faut beaucoup pour que les gens se bougent. On pourrait aussi parler du poids des habitudes. Les gens sont très attachés à leurs habitudes, ils n'acceptent donc pas facilement d'en changer. Il y a enfin cette idée, non complètement erronée il faut le dire, selon laquelle on n'a pas prise sur l'événement: autant dès lors ne pas y penser, penser à autre chose. À la limite même, y penser, c'est se mêler de ce qui ne nous regarde pas. Cela regarde les autorités. Qui sommes-nous pour entrer en débat sur ces questions-là? De toutes les manières, elles nous dépassent. Au mieux, nous nous rendrions ridicules en le faisant. Ou alors, on prend des risques. Pour s'être opposé aux bellicistes de l'époque, Jaurès fut assassiné en plein Paris, le 31 juillet 1914. Son assassin fut acquitté.

Mais surtout, je pense, les gens sont tellement absorbés par leur propre vie privée que ce qui l'excède leur échappe très largement. Je viens d'évoquer la première avant-guerre, mais on pourrait aussi évoquer la deuxième. J'ai chez moi un certain nombre de correspondances familiales, entre autres celles qu'un membre de ma famille échangeait avec ses parents dans les années 30 du siècle dernier. En 1938-39, il est à Paris, il leur écrit donc de là-bas. Ces lettres disent beaucoup de choses,

mais elles sont très autocentrées. À la limite, c'est normal. Quand on écrit à ses parents, on ne va pas leur parler de la paix et de la guerre. De quoi leur parle-t-on d'abord? De soi-même bien sûr, parce qu'on sait que c'est ce qui les préoccupe au premier chef: qu'est-ce que tu deviens, où en est ta thèse, qui sont tes amis, etc.

Mais quand même. La guerre qui vient est bien présente en arrière-plan, mais maintenue à distance, très à distance même. Il n'en est pour ainsi dire jamais question. On n'a pas l'impression non plus que l'auteur en tient compte dans la manière dont il envisage son propre avenir à lui. Car, comme tous les jeunes de son âge, il a des projets professionnels, mais à aucun moment ne lui vient seulement à l'esprit ni même ne l'effleure l'idée que la guerre qui vient pourrait se mettre en travers. Et pourtant, c'est ce qui se passera. Mais il ne l'imagine pas. On se trouve ainsi en présence de deux histoires parallèles, mais sans lien entre elles: une histoire individuelle d'une part, une histoire collective de l'autre. Ces deux histoires sont comme imperméables l'une à l'autre. La première protège bien de la seconde, mais jusqu'à un certain point seulement. Fin août 1939, la guerre éclate, et donc l'histoire individuelle rejoint l'histoire collective. Il ne faut pas dire que la vie privée n'existe pas, mais son autonomie n'est que relative.

Toutes les avant-guerres se ressemblent, mais il y a aussi des différences. Les ressemblances

sont celles qu'on vient de dire: l'inconscience, le poids des habitudes, le repli sur la vie privée, etc. «Tout d'un coup, le vent froid de la crainte balaya la plage et la vida», écrit Stefan Zweig. Il dit la réalité. *C'est tout d'un coup* que cela arrive. Les gens n'ont pas le temps de dire ouf. Il faudrait ici parler de la peur. De la guerre, on ne peut pas dire que les gens, aujourd'hui, aient peur: peur, assurément non. Ils n'y pensent pas, ils ne peuvent donc pas en avoir peur. Mais le fait même de ne pas en avoir peur les empêche aussi d'y penser. C'est un processus en boucle. Allons plus loin. Non seulement les gens n'ont pas peur de la guerre, mais on n'a pas l'impression non plus qu'ils savent ce que c'est que la guerre, à quoi elle ressemble. On retrouve ici la guerre de 14. Personne, à l'époque, n'avait réellement prévu ce qui allait se passer. De même, aujourd'hui, les gens n'ont pas la moindre idée de ce que pourrait représenter une guerre nucléaire: quels dégâts, combien de morts, etc. À l'époque de la guerre froide, ces questions-là étaient ouvertement débattues. On les théorisait. Aujourd'hui plus personne ne parle de ces choses. Comme sur bien d'autres questions, il n'y a *plus* de débat.

Plus personne aujourd'hui non plus ne défile dans la rue pour protes-

ter contre les préparatifs actuels de guerre en Europe. La dernière fois, me semble-t-il, où les gens ont défilé dans la rue en Suisse pour protester contre une guerre, ce fut en février 2003, peu avant l'invasion de l'Irak par l'armée américaine. Mais ce fut la dernière. Il n'y a plus aujourd'hui de pacifistes. Il faudrait bien sûr nuancer. Il y a par exemple dans certains pays (Italie) des gens qui militent pour la sortie de leur pays de l'OTAN et le démantèlement des bases américaines en Europe. Il y a également tout ce qui se dit et s'écrit dans ce domaine sur l'internet. Sauf que, normalement, ces choses-là devraient être relayées dans les grands médias et au Parlement, ce qui évidemment n'est pas le cas.

QUI CONTRE QUI?

Si les gens ont aujourd'hui peur de quelque chose, ce n'est pas de la guerre, mais des autorités. On a vu de quoi elles étaient capables pendant la crise du Covid, l'actuelle crise économique pourrait leur fournir un prétexte pour aller plus loin encore. C'est ce que se disent les gens. En fait tout se tient. On parle de la guerre qui vient, mais la guerre qui vient est déjà là. Car les prix qui flambent ne relèvent pas de la paix, mais de la guerre. Quand les échanges s'interrompent entre les États, forcément

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

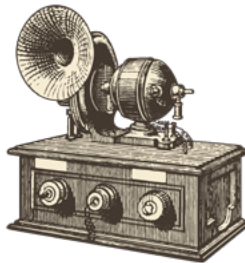
It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

aussi les prix flambent. On ne peut pas séparer la guerre de l'économie. Qu'on ne dise pas qu'on ne le savait pas quand on a décidé, il y a un an, de couper les vivres à la Russie. Bien sûr qu'on le savait. Mais on l'a fait quand même. C'est ça surtout qui devrait interpeller. Qui fait la guerre à qui, c'est aussi une question qui se pose. La suprasociété occidentale n'est pas seulement en guerre avec la Russie, mais avec sa propre population.

En ce sens, l'actuelle avant-guerre est très différente des deux précédentes. On peut penser ce qu'on veut de l'union sacrée en France en 1914, mais c'était l'union sacrée. Mis à part quelques dissidents (Jaurès, Romain Rolland), les gens étaient tous d'accord entre eux. Qui parle-

rait aujourd'hui d'union sacrée? Chez les dirigeants, certes, c'est l'union sacrée. «Tous ensemble, tous ensemble». On les a vus la semaine dernière à Munich, c'était touchant. Mais les populations? Elles n'étaient, bien sûr, pas représentées à Munich, c'est une première chose. Ensuite, elles sont plutôt dans le repli, la rétractation. Elles cherchent à diminuer leurs dépenses, en particulier alimentaires. Au-delà, elles pourraient être contre la guerre. Mais il ne faut pas trop leur demander. Les gens font ce qu'ils peuvent, avec les moyens à disposition.

- Illustration: le départ des poilus à la guerre en août 1914, la fleur au fusil, par Albert Herter (gare de l'Est, Paris)



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 378 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



DOCUMENT: Vladimir Kolaric

Les voies de la colère

IL NOUS A PARU UTILE DE PROPOSER À NOS LECTEURS UN BREF APERÇU DE L'ENSEIGNEMENT ORTHODOXE SUR LES PASSIONS, ICI AU SUJET DE LA MAÎTRISE DE LA COLÈRE. UN RAPPEL UTILE EN CES TEMPS DÉCHAÎNÉS.

Dans les langues russe et serbe, les esprits ou les démons sont nommés *bessy* (бесы), les *enragés*. Cela fait référence à la faculté qu'a la rage, ou la colère, de nous envahir à tel point que nous perdons tout contrôle de nous-mêmes, de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Quand la colère nous saisit et nous submerge, nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes: quelque chose s'empare de nous au point que, souvent, nous ne pouvons même plus nous reconnaître dans ces instants de possession.

Evidemment, la plupart des accès de colère ne relèvent pas de l'action directe des forces du mal, bien que

nous chrétiens croyions qu'elles existent et que la perte de maîtrise de nos propres comportements, en particulier de ceux qui mènent à la violence et à la rupture des relations avec les autres, sont certainement dans leur intérêt. La colère est certainement l'une des manifestations les plus importantes, et des plus violentes, de la déchéance de notre nature et c'est l'une de ces passions que nous devons le plus nous efforcer de corriger.

La littérature ascétique recommande que toutes les passions, même la colère, soient taillées à la racine, de préférence au niveau des pensées, à la première lueur même,

avant qu'elles ne se transforment en mots et surtout en actions. Or la colère surgit d'abord dans les pensées, puis elle se transforme en mots, à travers les jurons, les insultes, les disputes, et dans le pire des cas en actions, sous forme de violence directe ou — ce qui est tout aussi dangereux — d'automutilation, à travers la dynamique psychosomatique des émotions insuffisamment réprimées ou canalisées.

Cette littérature nous apprend aussi que chaque passion a sa propre énergie, qui peut être dirigée de diverses manières et dans diverses directions. En ce sens, nous ne pouvons pas simplement nier ou réprimer avec force la colère, nous devons canaliser son énergie dans une direction créative. Il existe aussi une juste colère, par quoi nous exprimons notre révolte contre l'injustice et le mensonge, mais celle-ci n'est bonne que si elle nous conduit à une action concrète et créatrice, et non à la destruction.

La maîtrise de la colère fait partie des signes et des critères d'une bonne socialisation et d'une maturation personnelle, lorsque nous admettons que nous ne pouvons pas tout obtenir ici et maintenant, que tout ne peut pas se faire selon notre volonté et que les autres ont leurs désirs et besoins, tandis que nos propres désirs et besoins impliquent aussi certaines responsabilités et certains devoirs. Chez les jeunes, l'énergie qui engendre la colère a souvent des causes hormonales, organiques, liées à l'éveil de la sexualité, alors

qu'au sens psychologique, elle est surtout liée au besoin d'affirmation de soi et d'autonomie personnelle. Les fréquents accès de colère chez l'adulte sont généralement le signe d'une maturité insuffisante, c'est-à-dire d'un échec à surmonter certains défis dans leur développement.

Mieux que de maîtrise de la colère, il faudrait parler de maîtrise de soi, qui renvoie à la nécessité d'une lutte constante avec soi-même, c'est-à-dire avec cet homme déchu et tiraillé de passions qui vit en nous: c'est le sens premier de toute ascèse, qui au fond et surtout est précisément maîtrise de soi. La maîtrise de soi implique de reconnaître ses propres défauts et limites, non en nous focalisant entièrement sur eux, ce qui nous asservit potentiellement encore plus, mais en nous concentrant sur la construction d'un moi meilleur, dans lequel la figure du Christ est notre guide et le Saint-Esprit notre assistant.

Comme en toute chose, le plus important est de revoir notre rapport aux gens, de veiller à ne pas nous mettre en avant. Car la colère survient et nous nous abandonnons à elle surtout lorsque nous sommes ébranlés, lorsque nous sentons que nous sommes menacés par autrui, que le sol nous glisse sous les pieds. Nous devons reconnaître cela et nous demander pourquoi les paroles ou les actions d'autrui, ou son opinion à notre égard, ont un tel effet sur nous. Pourquoi basons-nous à ce point notre conscience de soi et notre estime de soi sur l'opinion des autres,

sur la façon dont nous croyons que les autres nous voient, en quoi nous nous trompons souvent?

De même qu'il ne faut pas juger les autres, il ne faut pas non plus s'offenser à la légère, car ce sont les deux faces d'un même phénomène. Nous ne nous agiterons pas si nous ne réagissons pas «au quart de tour». Pour éviter ces réactions, il ne suffit pas de nous maîtriser consciemment dans chaque cas spécifique; encore faut-il comprendre avant tout nos propres défauts comme ceux d'autrui, en évitant d'imputer d'emblée aux autres des intentions mauvaises et de ne les juger que dans le contexte de leur rapport à nous; en d'autres termes, en ne nous mettant pas au centre de l'univers. Nous nous affranchirons d'une bonne part de notre colère en nous libérant du désir de changer les autres, et ce sur la base de nos propres critères si incertains.

En renonçant au désir de contrôler les autres et de les dominer, nous nous déliions de nombreux problèmes, en premier lieu ceux que nous nous infligeons à nous-mêmes. Une colère qui menace sans cesse d'éclater est une nuisance détestable, car elle instaure une

mauvaise ambiance dans les relations et les communautés, une sorte de bombe à retardement qui peut exploser à tout moment; avec un tel état de conscience, rien de stable et de permanent ne peut être construit, surtout pas les rapports humains. C'est pourquoi l'humilité se démarque comme l'une des plus grandes vertus, sinon la plus grande. Il ne s'agit pas seulement ici de l'apaisement de la colère, mais de la prise de conscience de ses propres limites, doublée d'un amour agissant pour les autres, qui est à la base de l'humilité. L'amour éteint le feu de la colère, or il ne peut y en avoir chez celui qui se met au premier plan et s' imagine être le plus intelligent, le meilleur et le plus juste, ne manquant jamais l'occasion de le faire savoir aux autres, fût-ce d'une manière «passivement agressive». Libérons-nous et libérons les autres de nos illusions au sujet de notre grandeur et de notre importance, et tout le monde s'en portera beaucoup mieux. Et la colère aussi s'apaisera.

- Vladimir Kolarić, né en 1975, est écrivain, essayiste et théoricien de la culture. Il vit à Belgrade. Texte original traduit du serbe par Slobodan Despot.



PASSAGER CLANDESTIN: Jeanie Toschi Marazzani Visconti

La comtesse de l'envers du miroir

E LLE N'ÉTAIT VRAIMENT PAS OBLIGÉE DE FAIRE CE QU'ELLE A FAIT. ELLE AURAIT PU RESTER DANS LA PROMOTION DU LUXE: ELLE S'EST MISE À FAIRE LA PROMOTION DE LA VÉRITÉ SUR LES GUERRES, QUOI QU'IL EN COÛTE. RESTE LA SATISFACTION D'UNE VIE INTÈGRE ET D'UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE.

Jean Toschi Marazzani Visconti (Jeannie ou JTMV pour les intimes) est l'une de ces figures qui vous émerveillent et vous redonnent confiance dans la vie et l'humanité. Nous nous sommes connus au temps de la guerre en ex-Yougoslavie, qui fut — selon Vladimir Volkoff, connaisseur en la matière — un «cas d'école» de désinformation. JTMV avait été parmi les

rare personnes à «crever le rideau» de cette réalité parallèle. Alors qu'à l'origine elle n'avait fait qu'aider à organiser un voyage de presse dans cette région dont elle ne connaissait pas grand-chose, elle a consacré la suite de sa vie à chercher et dire la vérité sur ce conflit — et par extension sur tous les conflits ultérieurs mobilisant les mêmes outils d'in-

timidation et de manipulation de masse. Troquant l'aisance sociale et matérielle contre une existence incertaine, marginalisée et parfois peu gratifiante. Pendant tout ce temps, et malgré les écueils qu'on imagine, Jeannie est restée une personne gaie, équilibrée, positive et élégante, d'une fidélité exemplaire à ses amis, même proscrits. Nous l'avons retrouvée cet hiver dans son appartement milanais empli de meubles design, de photographies et de tableaux modernes, signes d'un goût audacieux mais sûr — et évoquant parfois une époque tourmentée, proche et déjà si lointaine, qui a servi de «baptême du feu» à nombre d'entre nous.

La biographie de cette femme aux

solides convictions de gauche, qui porte le nom du plus célèbre des réalisateurs, et qui a travaillé dans le théâtre et le cinéma, serait à elle seule un scénario pour Costa-Gavras. Même ses chapitres collatéraux — comme le récit de «son» confinement au temps du Covid — fourniraient la matière à un feuilleton. Je me suis limité, dans cet entretien, à évoquer les grands traits, en particulier les circonstances qui ont conduit la contessa — comme on l'appelait sur les fronts de l'ex-Yougoslavie — à passer de l'autre côté du miroir. On y trouvera peut-être d'étranges résonances avec le conflit actuel, un peu plus à l'est. (SD)

CAUSERIE AU BORD DE LA DYSTOPIE

«COMME ALICE AU PAYS DES MERVEILLES»

SD: Nous nous sommes connus lors de la fameuse inspection menée par Élie Wiesel et toute une équipe de journalistes dans les camps de prisonniers de Bosnie en automne 1992. Pour mémoire, Élie Wiesel avait entrepris ce voyage après avoir entendu la rumeur qu'il y avait des camps d'extermination de prisonniers tenus par les Serbes lors de la guerre de Bosnie. On lui a donc organisé — toi, notamment — un voyage afin qu'il puisse se rendre lui-même compte de ce qui se passe sur le terrain. C'est là que nous nous sommes rencontrés et cela me semble avoir été un moment charnière dans ta vie. Pourquoi?

JTMV: Avant tout, parce que j'étais un peu comme Alice au pays des Merveilles. Je ne comprenais absolument rien de ce qui se passait. J'avais organisé l'expédition, et l'on était parti. Avec Élie Wiesel, il y avait la presse internationale et les membres de sa fondation et l'on a voyagé dans des conditions très difficiles. Dans l'avion de l'OTAN qui nous menait de Belgrade à Sarajevo, les militaires étaient très nerveux, ils regardaient sans cesse par le hublot pour repérer les éventuels petits nuages de fumée en bas — ce qui aurait signifié qu'on visait notre avion avec des missiles. Par peur des tirs et des roquettes, l'on a dû plonger en piqué sur l'aéroport de Sarajevo. Là, on nous a embar-

qués dans des véhicules blindés pour visiter la ville qui était complètement détruite et c'était vraiment pénible. Clairement, c'était la faute des Serbes qui tiraient des collines. Puis on est allé au palais présidentiel pour y rencontrer Alija Izetbegović. Ce qui m'a frappé, c'est que lorsque Élie lui a proposé d'organiser une rencontre avec Dobrica Ćosić qui était le président de la Yougoslavie à ce moment-là, et Karadžić, le président de la République Srpska et représentant des Serbes de Bosnie, Izetbegović a refusé. Il a dit: je ne peux pas parler avec les assassins de mes fils! Il ressemblait vraiment à un roi du Moyen âge. Ce refus m'a beaucoup frappée, dans cette destruction totale. Cela ressemblait un peu à ce qui se passe maintenant en Ukraine: je trouvais que s'obstiner à refuser le dialogue quand les gens mouraient de faim et de froid dans la guerre, c'était de la folie furieuse. Évidemment, les autres ne pensaient pas la même chose.

SD: Tu as aussi visité ces fameux camps, de même que le centre de détention pour les Serbes à Sarajevo.

JTMV: Oui, c'est vrai, ce lieu de détention s'appelait Viktor Bubanj et je crois que l'édifice était partagé en deux. D'un côté, il y avait un endroit où probablement les militaires se retrouvaient et de l'autre côté, il y avait la prison. Je me rappelle bien Viktor Bubanj. C'était vraiment terrible. Les prisonniers étaient entassés dans une cellule très petite, blanche, froide et sombre.

Ils ressemblaient à des poissons. Ils n'avaient plus vu de soleil ni d'air depuis longtemps. Ils avaient la peau presque verte et ils demandaient simplement des cigarettes. C'était vraiment un choc.

Puis, le jour suivant, nous nous sommes embarqués pour Banja Luka dans un avion de l'armée serbe. Là, nous avons visité le camp de Manjača où quelque 3000 prisonniers croates et musulmans étaient logés dans des hangars. Mais ils étaient «normaux», ils portaient leurs effets personnels, ils avaient des couvertures, ils étaient allongés l'un contre l'autre, mais ils pouvaient fumer, ils pouvaient bouger: c'était une tout autre histoire. En tout cas, mon impression n'a pas été exactement identique à celle des autres visiteurs et je me suis rendu compte à ce moment-là qu'il y avait un parti pris. Ce qu'ils voyaient n'avait aucune importance. Ils *devaient* dire certaines choses.

SD: Toi qui n'étais pas journaliste professionnelle à ce moment-là, tu as vu des choses que les journalistes, si je te comprends bien, s'interdisaient de voir?

JTMV: Probablement parce que ce n'était pas ce qu'ils *devaient* voir. Et je me suis aussi rendu compte que quand on lisait les journaux, et pas seulement les journaux italiens, il y avait probablement un parti pris. En ce temps-là, on n'était qu'au commencement de la guerre. Puis les choses n'ont fait que s'aggraver.

SD: Avant cette expédition et cette

guerre, avais-tu jamais été journaliste?

JTMV: Non, j'écrivais de petites choses parce que j'avais une agence de relations publiques, communication et image. Je devais toujours écrire des choses légères ou commerciales, liées à des marques de grand luxe, comme Hermès et autres. J'ai vraiment été plongée là comme Alice au pays des merveilles. Vraiment.

SD: À quoi aurait ressemblé ta vie si tu n'avais pas eu cette expérience directe de la guerre et de la désinformation?

JTMV: Oh, je pense que j'aurais continué de vivre comme je vivais. J'aurais cru le *Corriere della Sera*, le *Figaro*, ou n'importe qui d'autre, parce que j'avais la plus profonde estime pour les journalistes. J'aurais probablement vécu dans le mensonge, et c'est tout. Mais là, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait jamais les croire. Il faut se faire son idée parce qu'autrement, on est perdu.

SD: À partir de là, tu as dû faire des choix. Auparavant, tu avais une vie à tout le moins confortable, tu faisais partie de la haute société italienne. Comment tes amis, ta

société et ta famille ont-ils pris ton brusque changement de vie?

JTMV: Ils ont pensé que j'étais folle. Je crois qu'ils le pensent encore. Complètement folle.

SD: Crois-tu que tu aurais quand même trouvé le moyen de sortir du système, de trouver ta pilule rouge comme on dit dans *Matrix*? En d'autres circonstances, une autre guerre, un autre drame de la vie?

JTMV: Je ne sais pas, car je n'ai vécu que celui-là. Et puis l'Irak, par la suite, si tu veux. Mais non, probablement pas. Maintenant, c'est un peu mieux parce qu'avec l'internet on arrive à trouver des informations qui diffèrent de la narration dominante, mais en ce temps-là, il n'y en avait pas. Et alors, tout naturellement, tu crois ton journal. Tu crois la télévision. Tu ne peux pas te douter qu'ils sont en train de te raconter des histoires. Tu ne peux pas le penser. Et je comprends aussi qu'il y ait des gens qui croient encore au système, qui croient le gouvernement, qui croient les médias. Les pauvres!

/A suivre./

- Illustration: JTMV dans son appartement de Milan, 27 décembre 2022 (photo SD).

TURBULENCES

MARQUE-PAGES • La semaine du 19 au 25 février 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

A se pendre. Le Canada est à la pointe du progrès en matière de suicide assisté. Jusqu'ici, les candidats à l'autosuppression sous parrainage officiel devaient remplir une série de critères assez modeste, en définitive: entre autres, il n'était «pas nécessaire d'être atteint d'une maladie mortelle ou d'être en phase terminale pour être admissible à l'aide médicale à mourir», mais il fallait être «mentalement capable», en d'autres termes «avoir la capacité de prendre des décisions en matière de soins de santé par vous-même». Dès le 17 mars 2023, cependant, l'admission au club sera beaucoup plus inclusive puisque *la maladie mentale ne sera plus un obstacle au consentement éclairé!* C'est logique, dans un pays comme le Canada: si les faibles d'esprit peuvent devenir premiers ministres, pourquoi ne pourraient-ils pas aussi décider de se supprimer en pleine connaissance de cause?

Dégrisé. Le *coming out* de Scott Adams, auteur à succès et père du fameux personnage de Dilbert, a été si brutal, si inattendu, que des milliers d'Américains ont cru à un faux numérique. Or sa déclaration est authentique. Dans sa *dernière chronique vidéo*, ce combattant antiraciste de la première heure dénonce les mouvements antiracistes comme des «groupes de haine» dirigée contre les Blancs (et autres) invite ses compatriotes blancs à se tenir aussi loin que possible des Noirs, ne risquant d'essuyer que des accusations de racisme et de l'agression dans la plupart des cas. Les motifs qu'il donne (*ici en sous-titré français*) laissent songeur. Plus qu'un «signal faible», cette sortie a valeur

de diagnostic sur le cancer qui ronge la société U.S.

«Aussi je crois, en tant que citoyen blanc des États-Unis, qu'il n'y a plus aucun sens d'essayer d'aider les citoyens noirs de quelque manière que ce soit... Cela n'a plus aucun sens d'aider les gens noirs si vous êtes blanc. C'est fini. N'y pensez même pas... Cela dit, il faut rester amical, mais s'éloigner.»

Cinquième colonne. Dans sa chronique sur «La haine sans limites» (AP377), Éric Werner se demandait ce que signifie pour la France, sur un plan intérieur et extérieur, le renversement d'alliances des États africains. Cet article de Terre Autochtone sur le rapprochement stratégique entre Russie et Algérie approfondit la réflexion — et le titre est explicite: *Une cinquième colonne insurrectionnelle? Voici pourquoi, selon moi, l'Algérie pourrait représenter une menace pour la France.*

La menace en question se présente sous une forme toute différente des acceptions communes sur les problèmes de l'immigration, de l'islamisation et du «grand remplacement». Lecture réservée aux Français qui ont les nerfs bien accrochés.

«Intérêts géopolitiques et économiques, haine de la France, besoin de revanche, mépris des Français dévirilisés, population immigrée jeune et désœuvrée que l'ancien colonisateur a laissé s'installer sur son territoire, savoir-faire dans le domaine insurrectionnel, tout cela associé à la faiblesse morale et démographique de la population française, à la disparition des forces vives de la France et, cerise sur le gâteau, à une armée française qui serait toute entière occupée hors de France, pourrait, pour l'Algérie, constituer une occasion historique de revanche!»

Agenda verdâtre. Les auditions du Sénat U.S. ne sont pas du pipi de chat.

Les témoins déposent sous serment et les questions sont parfois... abruptes. Ce qui peut donner lieu à des échanges savoureux comme ce questionnement sur la politique du zéro carbone entre le sénateur Kennedy et le Dr Litterman, éminent promoteur de l'agenda vert:

«Combien va t'on dépenser, pour des USA zéro-carbone en 2050?

— Je n'en sais rien.

— Une idée?

— Mettons... dans les 50 mille milliards de dollars.

— Et de combien ça va baisser la température globale?

— Euh... Nous sommes tous sur le même bateau. Il faut que tout le monde s'y mette.

— Et si la Chine et l'Inde ne s'y mettent pas?...»

Tout est savoureux et burlesque, à commencer par l'accent du sénateur.

Psychédélique. Sam Brinton, ancien responsable de l'énergie nucléaire dans l'administration Biden, déjà inculpé pour plusieurs larcins, a été dénoncé par une créatrice de mode d'origine tanzanienne pour le vol de ses robes, le trans moustachu ayant été photographié portant les créations volées en public. — Maintenant, relisez cette phrase une ou deux fois et demandez-vous qui a oublié de refermer la porte de l'asile.

Pain de méninges

QUI EST CIVILISÉ?

Si le signe de l'époque est la confusion, je vois à la base de cette confusion une rupture entre les choses, et les paroles, les idées, les signes qui en sont la représentation. On juge un civilisé à la façon dont il se comporte, et il pense comme il se comporte; mais déjà sur le mot de civilisé il y a confusion; pour tout le monde un civilisé cultivé est un homme renseigné sur des systèmes, et qui pense en systèmes, en formes, en signes, en représentations. Toutes nos idées sur la vie sont à reprendre à une époque où rien n'adhère plus à la vie. Et cette pénible scission est cause que les choses se vengent, et la poésie qui n'est plus en nous et que nous ne parvenons plus à retrouver dans les choses ressort, tout à coup, par le mauvais côté des choses; et jamais on n'aura vu tant de crimes, dont la bizarrerie gratuite ne s'explique que par notre impuissance à posséder la vie.

— Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



L'œil solitaire. Belgrade, 17.2.2023.

S'il fallait juger la peinture à l'impact qu'elle a sur notre âme, ce graffiti à l'entrée d'un garage belgradois serait sans nul doute un chef-d'œuvre. Je passe devant et je me demande: qui a eu l'habileté, l'imagination et la patience de peindre ceci? Pour transmettre quel message à quelle postérité? Et si ce n'était pas une peinture, mais le gardien d'un autre royaume, un sphinx dont le regard à lui seul est une énigme?

/Iphone 7+/